

Stefan Psenak. *Le fantasme d'immortalité.*

Poésie. Ottawa : Le Nordir, 1997

Le recueil de Stefan Psenak m'a paru plus généreux que celui d'Alain Beaugrand, à cause du nombre de vers à lire et de pages à tourner. Mais c'est surtout une question d'attitude, du rapport que l'auteur établit avec son public lecteur. Dès le premier vers, en effet, le poète nous interpelle. «Vous vous réveillez en sursaut» (13), dit-il, et il a raison. On ne s'attendait pas à pareille ouverture qui nous tire de notre indifférence, de notre rêverie, de notre inconscience pour nous faire entrer dans un univers inconnu, celui du «fantasme d'immortalité», comme l'annonce le titre.

Il s'agit bien de fantasme. L'auteur insiste, de fait, davantage sur la mort des amants, la destruction des poèmes, la séparation aussi mortelle que l'union qui se fait dans le mensonge. Comme on le voit, dans ce recueil, il est question d'amour et uniquement de cela. Comment en serait-il autrement puisque «vous organisez vos jours / en fonction de l'amour» (17) ?

Le sujet s'y prêtant, le ton devient de plus en plus intimiste dans ce recueil où le «vous» le cède, à moitié chemin, au dialogue sans complaisance du «tu» et du «je» : «tu dis / qu'après l'amour / tu me regardes dormir / que tu enroules tes doigts / dans mes boucles déjà grises / que mes allures d'homme vieilli / te plaisent / mais je n'en crois rien» (50). Si on ne ménage pas les mots ni les

sensibilités, on donne encore plus de liberté aux fantasmes qui font une large part à la cruauté, car «on ne tue bien que ceux qu'on aime» (66). Fantasme d'une espèce menaçante qui fait pendant à celui d'une «espèce menacée» (19) qui compte s'immortaliser par l'œuvre d'art : «c'est par la poésie / que passe la survie de l'espèce» (69). Mais de quelle espèce s'agit-il? Du Franco-Ontarien? de l'amoureux? ou encore du vampire : «vous vous dites aussi / qu'avec tout ce qui court / ce n'est peut-être pas une bonne époque / pour être un vampire» (14).

Voilà un poète qui ne se prend pas au sérieux. Sylvie, «par qui passe l'amour et la survie» (7), a raison de dire qu'il «surviv[r]a à [s]es vingt-sept ans» (50). L'immortalité, ce sera pour plus tard.

Pierre Karch
Université York

France Tremblay. *Souffle d'eau.*
Poésie. Ottawa : Vermillon, 1997.

La poésie de France Tremblay, qui en est à son deuxième recueil, tient son lecteur ou sa lectrice à distance en lui parlant de l'Autre, à la troisième personne, de cette femme innommée qui connaît «les secrets perturbés» (12) de l'amour, mais aussi les «mains froides sur le cœur» (12) qui la font passer de fille à femme : «Elle sait maintenant la fragilité de sa mère» (12).

Cette fragilité vient sans doute de l'«agitation des sens» (24) qui retrouvent

un calme passager dans l'acte d'amour : «J'agrandis mes reins / Je cache ton sexe avenant / Dans les entrailles de ma vie» (24). Ici comme ailleurs, ce que chante la poète, c'est la femme désirante qui, «chercheur d'images» (40) également, emprunte au culte ses métaphores les plus délirantes : «Première lueur de la communion des gènes» (12); «Ses mains sont des chandelles / Et la vie tourne autour / Du trou» (34); «Tout le tarot des siècles / Est une messe chantée à Dieu» (37). Ailleurs, elle parle plus simplement d'éjaculation et d'orgasme : «Je veux te vider dans mes entrailles» (71). Nous sommes loin de la «Souffrance des vierges au phallus cloîtré» (35), mais nous ne perdons jamais de vue les autres grands thèmes de la poésie : l'enfance, le bonheur, la triste solitude et puis la mort.

Véritable recueil de poèmes, surtout par la qualité des images saisissantes auxquelles on aurait aimé penser et qu'on n'oubliera pas de sitôt, telle que celle-ci que je choisis comme mot de la fin pour donner à d'autres le goût d'en connaître davantage : «Tiens-moi la main / Le ciel est dedans» (44).

Pierre Karch
Université York

Pierre Raphaël Pelletier. *La voie de Laum*. Roman. Ottawa : Vermillon, 1997.

Après quinze années de vie conjugale, Madeleine quitte Laum qui n'a de reproche à adresser qu'à lui-même. Cela pourrait venir d'un grand cœur, mais l'autoportrait

qu'à petits traits trace le narrateur ne répond pas à l'idée qu'on se fait de la générosité.

Il faut plutôt fouiller son dossier médical, un peu comme il se fait pénétrer, par devant et par derrière, par son médecin qui lui fait avaler ou qui lui enfonce un appareil optique microscopique pour filmer ses «cavités digestives» (13), de l'entonnoir jusqu'au tuyau d'échappement. Le mal est là, et il n'y a rien à faire; Laum est indigeste comme le lui dit sa femme : «Comment te sentirais-tu, toi, Laum, si je ne prenais pas soin de mon allure, si j'avais l'air d'une bulle de gras comme toi ? Penses-tu que tu aimerais ça ? Puis, en plus, si je ne parlais pas... si j'étais là, à côté de toi, absente, ailleurs dans mes chimères. Aimerais-tu ça aussi ?» (52)

Il y a dans cette mise au point de quoi faire une dépression, et Laum la fait. En règle, avec médicaments et alcool. Ses malheurs, ses solutions le rapprochent de quantité de ses contemporains, mais aussi des anciens, à commencer par Gérard de Nerval qu'il cite et qu'il associe aux membres du Cénacle qui fut à l'origine de l'École littéraire de Montréal (1894-1930), parmi lesquels se trouvait le grand-père de Laum, poète incompris, lui aussi.

Comme l'écriture est une porte de sortie qui se referme sur les doigts de qui tente s'échapper par là, Laum cherche le salut ailleurs, dans la nature qu'il découvre du haut de son vélo : «... je m'accroche au jaune or, teinté de rose, du crépuscule de tantôt qui m'annonçait la nuit pour l'aube d'un autre jour» (105). Mais sa bicyclette est trop vieille pour lui être d'une grande